

La rencontre manquée avec la clé de l'énigme

Chrétien de Troyes, *Perceval, ou le Conte du Graal*, vers 1180 (XII^e siècle).

Dans le mystérieux château du Roi pêcheur, Perceval assiste au moment du repas à un cortège fabuleux : une lance où perle une goutte de sang, une coupe précieuse (graal), un tailloir d'argent portés en marche solennelle à travers la salle de réception. Il voudrait savoir le secret de ce mystérieux appareil, mais sa curiosité est arrêtée par le souvenir des conseils reçus auprès d'un honnête homme expérimenté chez qui il a séjourné (Gorneman de Goort) : celui-ci, pour freiner la parole intempestive du jeune homme, lui a conseillé d'éviter les questions inutiles.

Le graal, qui venait en tête, était d'or fin très pur ; des pierres précieuses étaient enchâssées dans le graal, des pierres de toutes sortes, les plus riches et les plus rares qui soient dans les mers et sur terre : toutes les autres pierres étaient dépassées par celles du graal, sans aucun doute. Tout comme passa la lance, ils passèrent devant le lit et ils allèrent d'une chambre dans une autre. **Et le jeune homme les vit passer, sans qu'il osât demander au sujet du graal à qui on le servait, car il gardait en son cœur la recommandation du sage prudhomme. Je crains que ce ne soit fâcheux, car j'ai entendu souvent répéter qu'on peut, à l'occasion, trop se taire, comme trop parler.**

Et li vaslez les vit passer
et n'osa mie demander
del graal cui l'an an servoit,
que il tozjorz el cuer avoit
la parole au prodome sage.
Se criem que il n'i ait damage,
que j'ai oï sovant retraire
que ausi se puet an trop taire
con trop parler, a la foiee.

Ou bien l'an praingne ou mal l'an chiee,
ne lor anquiert ne ne demande. (v. 3243-3253)

La rencontre avec le couple héroïque

L'Abbé Prévôt, *Histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut*, plus communément appelée *Manon Lescaut*, 1731.

On est dans les toutes premières pages du roman. Le narrateur croise un cortège de police, des prisonnières gardées par des « archers » : il apprend que ces condamnées seront envoyées par bateau en Louisiane, colonie française en Amérique du Nord.

Parmi les douze filles, qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait **une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang.** Sa tristesse et la saleté de son linge et

Deux scènes marquantes pour disserter sur l'art du roman

de ses habits l'enlaidissaient si peu, que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie.

Comme les six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, et je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. « Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il, par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route ; elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. **Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce.** Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. »

Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement ; mais **on distinguait au premier coup d'œil un homme qui a de la naissance et de l'éducation.** Je m'approchai de lui. Il se leva, et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. « Que je ne vous trouble point, lui dis-je en m'asseyant près de lui. **Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois ?** »

Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. « Je puis vous dire néanmoins ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers ; c'est que **je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes.** J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles ; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique. »